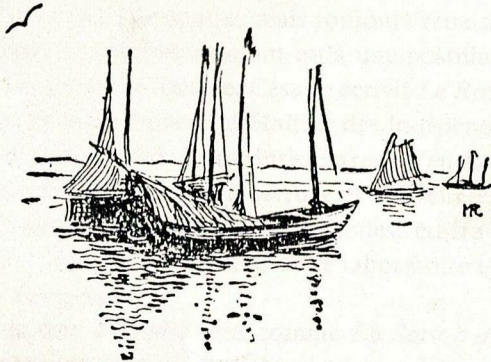


# Politique. poétique et quête mystique dans la poésie d'Aimé Césaire

Lilyan Kesteloot



**D**EPUIS LES ANNÉES 60, en Afrique et ailleurs, nous avons souvent entendu reprocher à Césaire le fait de produire une poésie d'une violence extrême et de pratiquer une politique différente, prudente, et modérée. Nous avons tenté, nous le faisons encore à l'occasion, d'expliquer que écrire et agir sont aussi des choses différentes, et qu'il est classique qu'on réalise dans l'écriture (ou l'art en général) au niveau de l'imaginaire, ce que l'existence concrète vous empêche d'entreprendre ou de faire aboutir. Pour un Maïakowski qui eut la chance de faire consonner sa poésie avec la révolution russe qu'il était en train de vivre, que de poètes contraints de refaire le monde dans leurs poèmes exclusivement, cependant que l'environnement politique et l'histoire les ignorent. Voyez Rimbaud!

Césaire se situe à mi-chemin de ses deux aînés. Car dès le début, dès le *Cahier*, il a rassemblé idéal politique et création poétique en un faisceau d'œuvres éblouissantes qui ont zébré d'éclairs le ciel négro-africain francophone de ces trente dernières années.

On le considéra tour à tour comme le poète surréaliste et subversif, opposant du régime de Vichy installé en Martinique durant la guerre, puis comme le militant communiste qu'il fut durant quatorze ans. Ensuite il fut perçu comme le chef de file du mouvement de la négritude à visée panafricaine et décolonisatrice—et cela demeure son image de marque sur le Continent Noir. Enfin il créa le P.P.S. et devint le chef d'un parti nationaliste martiniquais réclamant l'autogestion puis l'autonomie. —Et durant tout ce temps il assumait la charge de député-maire de Fort de France; tant à l'Assemblée Nationale parisienne où il défend les intérêts de ses électeurs, que dans son île où il a réussi à faire de cette ville "cage et marécage", cauchemar ancien de ses "petits matins" du *Cahier*, la cité florissante que l'on admire aujourd'hui. Voilà pour la politique, la praxis.

Cependant que sa poésie s'était investie totalement dans ce vouloir passionné et têtue de changer l'homme noir, de le désaliéner, de le délivrer des complexes dûs à son histoire traumatisante, de redresser l'esclave enfin et, avec ses mots, "d'acclimater un arbre de soufre et de lave chez un peuple de vaincus".



Ainsi cette longue carrière d'activités publiques jamais interrompues par quelque année sabbatique, se punctua de poèmes, de pamphlets, de discours sur le colonialisme, d'essais historiques, et de pièces de théâtre; Christophe, Lumumba, les hantises du passé antillais, les angoisses du futur africain. Et puis toujours et encore des poèmes. Cette activité littéraire fut discontinuée par contre, mais toujours renaissante, car répondant à une nécessité intérieure autant qu'à une postulation extérieure.

Exemple? les pièces de théâtre: Césaire écrit *Le Roi Christophe* sous la double impulsion du souvenir d'Haïti et des Indépendances africaines. Mais à partir du moment où Jean-Marie Serreau s'en empara, cela devint un travail collectif entre auteur, acteurs et metteur en scène. Césaire changea des répliques, introduisit des épisodes, étoffa des personnages en fonction des idées et des réactions de ce laboratoire qu'était devenu le Théâtre de la Tempête.

D'ailleurs la dite *Tempête* tout comme *La Saison au Congo*, furent écrites pour la troupe nègre de Jean-Marie, à leur demande expresse, et la quatrième pièce qu'il avait entamée fut interrompue par la mort de Serreau, Césaire ne la termina jamais car il avait perdu ce frère du cœur qui stimulait en lui la création d'œuvres dramatiques, qui les prenait en charge et leur donnait corps.

Restait le poète. La poésie bien avant la politique lui avait toujours été nécessaire, pour se battre et pour respirer. "Arme miraculeuse" déjà en 1939, en 1942, en 43 . . . 47, donc bien avant son entrée au Parti Communiste, la poésie aux mains de Césaire n'est ni la petite musique de nuit de Senghor, ni le ricanement cadencé de Damas, ni le lamento sonore de Rabemananjara; je parle d'eux car ce sont ses amis et ses contemporains, ses compagnons du mouvement de la négritude.

Le poème Césairien c'est l'outil à fracasser les murs et les clotures, à briser les barreaux, à escalader les forteresses, c'est la clef à ouvrir les portes interdites, c'est la flèche au curare de l'Indien embusqué qui touche au ventre l'ennemi de la tribu.

Défense et offense, oui les mots furent d'abord et restèrent longtemps pour Césaire les armes du guerrier.

Poésie vraiment "engagée" donc, si bien que c'est son projet belliqueux qui agresse tout d'abord l'auditeur ou le lecteur, et l'expulse de son indifférence pour peu qu'il se sente concerné, et ce quelque soit son niveau de culture. Car en effet le moins qu'on puisse dire de la poésie Césairienne toute hérissée de termes savants et rares, et de constructions syntaxiques perturbées, c'est qu'elle n'est pas du tout populaire. Or elle



atteindra le continent africain de plein fouet, comme les masses créoles des Antilles ou encore les Noirs anglophones, malgré un langage si complexe qu'il se présente comme un énigmatique buisson de fleurs et d'épines, plutôt mal commode à dire, à chanter, à expliciter.

Et cependant Césaire, la poésie de Césaire, est enseignée dans tous les lycées et universités de l'Afrique francophone. C'est le seul auteur noir, non africain, imposé partout!

Ce seul fait pourrait servir d'argument contre les critiques qui estiment que le poète contraste avec le politique. C'est le poète au contraire qui véhicule le politique, et c'est ce message politique qui est perçu et permet au grand nombre d'accéder au poème ou à la tragédie.

Le fait que Césaire utilise ses mots comme des armes est particulièrement bien compris en Afrique, et même si l'on comprend peu ou mal ces mots, on saisit parfaitement leur intention polémique, leur fonction attentatoire et mobilisatrice.

A la différence d'autres continents qui apprécieront Césaire pour sa densité d'écriture ou d'autres qualités littéraires, le public africain l'accepte tel quel, et se l'approprie en quelque sorte *malgré* son langage hérissé d'obstacles; et *à cause* du contenu idéologique qui le traverse en clair obscur, avec une force telle qu'il s'apparente à la formule magique, qui elle aussi est occulte et incompréhensible mais terriblement efficace, incantation ou malédiction, le "jat" des Wolofs ou des Peuls; ou encore dans une autre aire culturelle, le fétiche à clous des Bakongo.

\* \* \*

Ainsi combattant, ferraillant, vaticinant dans sa poésie, discourant, discutant, négociant pied à pied dans son vécu de maire et de député, Césaire avançait sur son chemin d'homme jusqu'aujourd'hui.

Le dernier recueil de poèmes qu'il publia eut un succès d'estime, et s'il fut apprécié des critiques césairiens (nous sommes 2 ou 3 dizaines) il laissa perplexes ceux qui ont une fois pour toutes identifié le poète au guerrier du *Cahier*, et au Rebelle des *Chiens qui se taisaient*.

Pourtant nous avons bien dit que le poète répondait à une *nécessité intérieure* autant qu'à une postulation extérieure.

Nous avons vu comment il avait abandonné le théâtre suite à la disparition de Serreau. Nous constatons aussi, et c'est normal, avec l'histoire du demi-siècle, une évolution non tant dans son écriture que dans son projet poétique.



De plus en plus Césaire se sert de la poésie pour respirer, simplement respirer.

Naguère c'était surtout pour exploser—cela lui arrive encore du reste; mais dans *Moi, laminaire...* le poème se mue souvent en exorcisme, moyen verbal de conjurer fantômes et fantasmes, de rompre le cercle vicieux du destin, de l'histoire, du sous-développement,... de la pensée, de l'âge. "C'est par le poème que nous affrontons la solitude" dit-il à C. Rowell.<sup>1</sup>

Jadis, il y a vingt ans, il écrivait à l'aube des indépendances africaines "*Cercle non vicieux*" (dans le recueil *Ferrements*). Tout l'espoir alors était permis pour le Tiers Monde.

Aujourd'hui les choses ont bien changé. Césaire écrit:

On tourne en rond [...]  
le faire rétrécit [...]  
arrêtez le gâchis [...]  
rien que la masse de manoeuvre de la torpeur à manoeuvrer [...]  
bas  
des malebêtes  
rien que l'hégémonie du brouillard [...]  
rien que du passé son bruit de lointaine canonnade [...]  
à charge pour moi d'inventer chaque point d'eau.<sup>2</sup>

Et dès lors il faut les inventer, ses points d'eau, ses puits, ses sources... Et c'est encore avec les mots qu'il les trouve et les crée; car le mot, c'est la Noria, il s'en est expliqué: "Le mot permet de racler les profondeurs. C'est lui qui me permet d'appréhender mon Moi; c'est par le mot qu'on touche au fond".<sup>3</sup> Pas n'importe quel mot, bien sûr, le poète les cherche, les trouve, les essaye. Ainsi Césaire combine inlassablement les mots en images qui "raclent les profondeurs".

A la recherche de quoi en vérité? Et si ce travail d'exhaure est, de son propre aveu, son projet essentiel, que cherche-t-il dans les matériaux divers ramenés à la surface? Autant lui poser la question idiote: Pourquoi faites-vous des poèmes et non seulement des discours politiques?

Il tente de s'expliquer, difficilement: "en tout cas je trouve que c'est l'image qui est riche et le concept qui est pauvre... l'image n'est pas 'une dégradation du savoir' (Sartre), l'image est prégnante, c'est un dépassement de soi, j'avance dans l'image..., j'appréhende... c'est quelque chose qui me permet de cueillir, de prendre... j'engrange, j'étreins" (idem.).



Nous y voilà. C'est clair. Il n'en a jamais tant dit. Il n'en dira pas plus. Tant pis pour les militants et les philosophes. C'est à Senghor qu'il appartient de développer les différences subtiles entre l'idée-sentiment et la pensée philosophique, le poïeïen et la sophia<sup>4</sup> la qualité et les quantités, le signe et le sens.

Césaire nous donne seulement ces 94 pages où le sens n'a pas beaucoup varié depuis dix ans. Mais où les signes en avalanche nous mènent aux confins du lexique.

En effet *Moi laminaire*... témoigne toujours d'une énergie intellectuelle jamais à court de vocables neufs, pour conjurer sous d'autres formes et d'autres couleurs ses antiques obsessions: pacarana, bathyale, rostre zopilote, ascidie, exuvies, strix, guiscade, épactes, hourque, horologue, safre, phosphène, sporange, saxifrage, trochilidès.

Jamais à court non plus de néologismes: ruiniforme, parlage, parlure, bisaiguë, diabase formé sur anabase, précaction sur imprécation, forjeté sur rejeté. Parakimomène visiblement fabriqué sur le grec, et cadène pour chaîne, sur le latin, etc. C'est sans doute pourquoi il serait vain de dresser un lexique césairien (déjà extrêmement touffu). Car de recueil en recueil il enrichit son arsenal verbal, il accumule des nourritures et des trésors "mes pains de mots mes minerais secrets" (ML 11).

Il se fourbit même des armes imprévues comme le nom de *Frantz Fanon*, nom durci en pierre à feu, puis en diamant:

#### FANON

tu rayes le fer  
tu rayes le barreau des prisons  
tu rayes le regard des bourreaux  
guerrier silex (ML 21)

alors il dit la pierre plus précieuse que la lumière (ML 47)

Césaire cristallise des mots sauvages, des mots créoles, comme couresse, rabordaille, couroupite. Ces mots libérateurs, créateurs, traqués par l'imaginaire jamais en repos du poète, ces mots, ce mot, pourtant "il m'arrive de le perdre/des semaines/c'est ma créature mais rebelle" (ML 62). L'art n'est jamais mécanique. L'art est difficile et parfois le chasseur revient bredouille et déconfit:



pensées ébouliées d'abris  
rêves-boîtéries [...]  
rien de tout cela n'a la force d'aller bien loin  
essoufflés ce sont nos oiseaux tombant et retombant  
alourdis par le sucroît de cendres des volcans [...]  
autant tracer des signes magiques  
sur un rocher  
sur un galet... (ML 34)

Le puits est tari, ou bien le poète fatigué. Alors il se ronge, il songe;  
c'est encore avec des images, mais elles s'alourdissent de concepts:

il pensa l'épaisseur de la nuit  
il pensa longue  
longue  
la longue moustache longue de l'incurable paracana  
il pensa la logique de l'outrage (ML 47)  
  
N'existe que le nœud. Nœud sur nœud. Pas d'embouchure (ML 69)  
  
Moi qui rêvais autrefois d'une créature de rage!  
Crevasse, j'aurai tenté. (ML 70)

Ces périodes à sec peuvent durer longtemps. Les poèmes de *Moi laminaire...* ont été écrits par à coups tout-à-fait irréguliers. Parfois une dizaine en deux mois. Puis plus rien durant un an. Et depuis combien, trente? cinquante? en 10 ans...? Etudier la structure du recueil serait absurde, car les poèmes ne sont absolument pas clairs par ordre chronologique, et ce n'est pas Césaire qui a choisi leur répartition.

\* \* \*

Nous voici loin de Senghor qui sait "chanter" en toute circonstance, poète comblé par une muse moins avare.

C'est peut-être parce que Césaire n'a pas cette facilité, cette fécondité, que ses poèmes explosent comme des bombes ou des coups de grisou longtemps retenus. —Et que les mots semblent venir de plus loin et, moins dociles, lui échapper, proférant des choses que le poète n'a pas prévues; par attraction mystérieuse, en fonction *non du sens mais du son*; "ma parole capturant des colères cyclopes violets des cyclones"; de sons suggérant un autre sens, doublant ou déviant le sens logique. C'est un jeu diabolique auquel Césaire cède plus souvent qu'il n'est raisonnable! Ainsi dans:

aurore  
ozone  
zone orogène

On a l'idée de lumière et d'air pur suggérés par aurore et ozone, à laquelle se superpose une espèce de ronronnement érotique inattendu, et renforcé in fine par orogène<sup>5</sup> qu'on ressent comme érogène. Ou encore dans ce beau poème titré *rabordaille*<sup>6</sup> les sons font dévier le sens premier où l'homme est présenté dur, raide, coupant, agressif,

un homme dont la défense lisse  
était un masque goli  
et le verbe un poignard acéré  
[...]  
un homme stylet  
un homme scalpel  
un homme qui opérait des taies  
[...]  
un homme vint  
un homme vent  
un homme vantail  
un homme portail  
[...]  
un homme rabordaille (ML 90-91)

Le mot *vint* entraîne le mot *vent*, celui-ci entraîne *vantail* et *vantail* entraîne *portail*. Ainsi le poète suit ses sons lachés qui gauchissent, jusqu'à l'image contradictoire, la première apparence qu'il avait donnée à son homme cuirassé. L'image de vent air tambour, a supplanté celle du guerrier, par glissement sur *vint-vent-vantail-rabordaille*.

Ainsi sans arrêt, Césaire, à partir d'un jeu de mots ou de sonorités, déclenche des sens imprévus, des connotations déroutantes. Relevons:

- l'âge et son péage
- le décompte des décombres
- la passion d'un piton
- les aoutats travaillent dans le furtif le soir la soie
- les somptueuses parures des sporanges des plasmods
- les roches mal roulées
- vaille que vaille la retrouvaille
- la nuit descend de grillons en grenouilles
- mot pétale, mot petrel
- désirs segments de sarments
- attention dans les vallées le velours d'un détour



- ce ciel sans cil
- l'odeur dit c'est tout dire
- poussière de rites de mythes mémoire mangée aux mites
- paysages-mirages virage...

Comment oublier ces images qui s'inscriront en nous par la force de leur formule? Si bien que la surprise est toujours au coin de la phrase, que le mot qui vient est rarement celui que l'on attend, ou que l'idée en cours appelle; ce mot par contre appelle une autre idée et semble commander à son gré la "danse verbale" relayant l'intellect, relâchant la tension, prenant sa liberté... Comme le dit Valéry: "dans un univers poétique, la résonnance l'emporte sur la causalité, et la 'forme', loin de s'évanouir dans son effet, est comme redemandée par lui. L'Idée revendique sa voix" —Et n'est-ce point encore Valéry qui écrit ailleurs: "rien n'est dit qui n'ait trouvé sa forme"?

Ces jongleries verbales sont un jeu courant chez les poètes Peuls oraux; certes elles font aussi partie des jeux surréalistes...

Mais pour Césaire, n'est-ce pas là le jeu même de la liberté, le lieu même où sa liberté enfin s'accomplit? Le lieu du sourire, au delà de toutes les déchirures:

très haut trouvé sourire perdu  
au double confin incandescent  
l'un de sel l'autre de silence  
(*Ferrements*)

Ce sourire perdu, lointain et voisin de ce "quelque chose de perdu" (ML 34) et qui rejoindrait la parole perdue des chevaliers du Graal, aux frontières du métaphysique...

Que cherche le poète Césaire aujourd'hui? Pourquoi, pour qui toujours "essayer des mots"? Pour le projet esthétique? Le chef-d'œuvre? Il a bien dit, en effet: "si le mot vous révélait tout entier, vous auriez le sentiment d'avoir fait une œuvre parfaite"...<sup>7</sup>

Ou est-ce la quête de ce Moi, qu'il ressent handicapé par l'âge qui avance? est-ce pour lutter contre cela qu'il veut se "définir féroce" toujours entre conspiration, explosion et représailles? "Je ne suis que quand je me formule. Je ne suis que par la poésie; j'existe par le reste, mais je n'atteins l'être que par la poésie.

"Autant je ne suis pas effusif, déteste m'expliquer, me raconter, autant la poésie me révèle à moi-même, la parole explosive".<sup>8</sup>

Cherche-t-il autre chose encore? d'une quête plus rare et solitaire? à l'heure où le soleil-safre devient soleil-sommeil (ML 71):



Plus bas que les racines le chemin de la graine  
[...]  
parler c'est accompagner la graine  
jusqu'au noir secret des nombres (ML 63)

Et sur ce chemin cherche-t-il dans "le chiffre ma défense... une science d'oiseau guide divaguant très tenace" (ML 52)? *science que lui donne le poème, qui seul lui "permet d'accéder à l'être".*<sup>9</sup>

Ailleurs, à propos du peintre Wilfredo Lam, il définit l'artiste: "Connaître dit-il [...] connaisseur du connaître" (ML 86), soit l'art en tant que herméneutique d'un savoir caché? ou peut-être en tant qu'ascèse?

"Il y a des mystiques qui s'ignorent" ricane Césaire en parlant de lui-même...<sup>10</sup>

Mais il n'avouera jamais qu'il quête, à travers cet effort poétique perdurant, une sorte de transcendance, quelque en soit sa nature, et dans laquelle il cherche—et trouve "la force de regarder demain" (ML 75). Et, aussi cette exigence en forme d'apocalypse, de "faire tomber la tête de la Bête" (ML 60).

Ceci n'est qu'une proposition de piste nouvelle pour interroger l'œuvre d'un poète majeur de ce siècle.<sup>11</sup>

IFAN—Dakar, Paris 4—Sorbonne

### Notes

1. Interview with C. Rowell, *Callaloo*, Vol. 12, no. 1 (1989): 47-74.
2. Aimé Césaire, *Moi, laminaire...* (Paris: Seuil, 1982) 30-33. Cité dans le texte par le sigle ML.
3. Entretien avec Jacqueline Leiner dans *Etudes littéraires françaises* 10, "Imaginaire-langage-identité culturelle-négritude" (Paris: Jean-Michel Place, 1980).
4. Entretien avec Léopold Sédar Senghor, idem.
5. Qui signifie en fait: relatif à la formation des montagnes.
6. *Rabordaille* désigne le joueur de tambour d'aisselle.
7. Entretien avec J. Leiner, *op. cit.*
8. Entretien avec L. Kesteloot, octobre 1982, inédit.
9. Ibid.
10. Ibid.
11. An earlier version of this article appears in Vol. V, No. 2 of *Revue Francophone de Louisiane*, which has kindly permitted us to republish it in revised form.